

## XVIII

### LES INNOCENTS

Mais les enfants sont là. Le murmure qui sort  
De ces âmes en fleurs est-il compris du sort?  
L'enfant va devant lui gaîment; mais la prière,  
Quand il rit, parle-t-elle à quelqu'un en arrière?  
Le frais chuchotement du doux être enfantin  
Attendrit-il l'oreille obscure du destin?  
Oh! que d'ombre! Tous deux chantent, fragiles têtes  
Où flotte la lueur d'on ne sait quelles fêtes,  
Et que dore un reflet d'un paradis lointain!  
Les enfants ont des cœurs faits comme le matin;  
Ils ont une innocence étonnée et joyeuse;  
Et pas plus que l'oiseau gazouillant sous l'yeuse,  
Pas plus que l'astre éclos sur les noirs horizons,  
Ils ne sont inquiets de ce que nous faisons,  
Ayant pour toute affaire et pour toute aventure  
L'épanouissement de la grande nature;  
Ils ne demandent rien à Dieu que son soleil;  
Ils sont contents pourvu qu'un beau rayon vermeil  
Chauffe les petits doigts de leur main diaphane;  
Et que le ciel soit bleu, cela suffit à Jeanne.

## JUILLET

---

### I

### LES DEUX VOIX

---

#### LA VOIX SAGE

Toute la politique est un expédient.  
Que fais-tu? Quoi! tu vas, niant, répudiant,  
Blâmant toute action en dehors des principes.  
Prends garde. En efforts vains et nuls tu te dissipes.  
C'est moi qui guide l'homme errant dans la forêt.  
J'ai pour nom la Raison, pour prénom l'Intérêt,  
Et je suis la Sagesse. Ami, je parle, écoute.  
Caton qui m'a bravée a su ce qu'il en coûte.

O poète, chercheur du mieux, tu perds le bien.  
 Il t'échappe. Tu fais échouer Tout sur Rien.  
 Laisse donc succomber les choses qui succombent !  
 Ta pente est de toujours aller vers ceux qui tombent,  
 Ce qui fait que jamais tu ne seras vainqueur.  
 N'a pas assez d'esprit qui montre trop de cœur.  
 La vérité trop vraie est presque le mensonge.  
 En cherchant l'idéal, on rencontre le songe,  
 Si l'on plonge au delà de l'exacte épaisseur ;  
 Et l'on devient rêveur pour être trop penseur.  
 Le sage ne veut pas être injuste, mais, ferme,  
 Craint d'être aussi trop juste, et cherche un moyen terme ;  
 Premier écueil, le faux ; deuxième écueil, le vrai.  
 Le droit brut, pris en bloc, n'est que le minéral ;  
 La loi, c'est l'or. Du droit il faut savoir l'extraire.  
 Quelquefois on a l'air de faire le contraire  
 De ce qu'on devrait faire, et c'est là le grand art.  
 Tu n'arrives jamais, et moi j'arrive tard ;  
 Mieux vaut arriver tard que pas du tout. En somme,  
 Tu fais de l'homme un dieu, de dieu je fais un homme ;  
 Voilà la différence entre nous. Réfléchis.  
 Tu braves le chaos, moi je crains le gâchis.  
 Es-tu sûr de finir par tirer de ton gouffre  
 Autre chose qu'un être imbécile qui souffre ?  
 Crois-tu refaire à neuf l'homme et tripler ses sens ?  
 Prends-moi donc tels qu'ils sont les vivants, ces passants  
 Foin du déclamateur qui s'essouffle et qui beugle !  
 Trop de lumière autant que trop de nuit, aveugle.

On n'ouvre qu'à demi le volet, s'il le faut.  
 On n'aime pas la guerre et l'on hait l'échafaud  
 En théorie ; eh bien, on s'en sert en pratique.  
 Mon cher, il faut au temple adosser la boutique ;  
 Je sais qu'on a chassé les vendeurs du saint lieu,  
 Mais le tort de Jésus est d'être un peu trop dieu.  
 Il me faudrait de fiers garants pour que je crusse  
 Qu'il eût payé les cinq milliards à la Prusse.  
 Le sage se modère en tout. Calme en mon coin,  
 Je blâme l'infini, mon cher, qui va trop loin ;  
 Sur la création, beaucoup trop large sphère,  
 Les bons esprits ont bien des critiques à faire ;  
 L'excès est le défaut de ce monde, entre nous ;  
 Le soleil est superbe et le printemps est doux,  
 L'un a trop de rayons et l'autre a trop de roses ;  
 C'est l'inconvénient de ces sortes de choses,  
 Et Dieu n'est pas exempt d'exagération.  
 L'imiter, c'est tomber dans la perfection ;  
 Grand danger ; tout va mieux sur un patron moins ample,  
 Et Dieu ne donne pas toujours le bon exemple.  
 A quoi sert d'être à pic ? Jésus passe le but  
 En n'examinant point l'offre de Belzébuth ;  
 Je ne dis pas qu'il dût accepter ; mais c'est bête  
 Que Dieu soit impoli quand le diable est honnête.  
 Il eût mieux valu dire : On verra, mon ami.  
 Le sage ne fait pas le fier. Une fourmi  
 Travaille plus avec sa routine ordinaire  
 Et son bon sens, qu'avec son vacarme un tonnerre.

L'homme est l'homme ; il n'est pas méchant, il n'est pas bon.  
 Blanc comme neige, point ; noir comme le charbon,  
 Non. Blanc et noir, mêlé, tigré, douteux, sceptique.  
 Tout homme médiocre est homme politique.  
 Cherchons, non la grandeur, mais la proportion.  
 Agir comme Aristide et comme Phocion,  
 Être héroïque, épique et beau, mauvaise affaire.  
 Le sage au Parthénon en ruine préfère  
 La hutte confortable et chaude du castor.  
 Je fréquente Rothschild et fuis Adamastor.  
 Le titan d'aujourd'hui c'est le millionnaire.  
 L'homme d'État ne veut rien d'excessif, vénère  
 Le vote universel, mais travaille au scrutin ;  
 Il supprime l'esclave et garde le pantin ;  
 Il conserve le fil tout en brisant la chaîne.  
 Les hommes sont petits, leur conscience est naine ;  
 L'homme d'État leur prend mesure avant d'oser ;  
 Il s'ôte une vertu qui peut les dépasser ;  
 Il les étonne, mais sans foudre et sans vertiges ;  
 A leur dimension il leur fait des prodiges.  
 Ami, le médiocre est un très-bon endroit,  
 Ni beau, ni laid, ni haut, ni bas, ni chaud, ni froid ;  
 Moi, la raison, j'y fais mon lit, j'y mets ma table,  
 Et j'y vis, le sublime étant inhabitable.  
 Qui donc prend pour logis la cime du Mont-Blanc ?  
 Le sage est médiocre et souple, ou fait semblant.  
 Vois, tu t'es fait jeter des pierres à Bruxelles.  
 Les journaux à sonnette agitent leurs crécelles ;

La gazette des fonds secrets de l'empereur  
 Dit des choses sur toi qu'on lit avec horreur,  
 Que tu comptes les mots d'un télégramme, et même  
 Qu'on boit de mauvais vin chez toi, qu'on fait carême  
 A ta table, et que B. n'ira plus dîner là ;  
 Et cætera. Tu t'es attiré tout cela.  
 Monsieur Veillot t'appelle avec esprit citrouille ;  
 A compter tes forfaits la mémoire s'embrouille :  
 Ivrognerie et vol, képi sans numéro,  
 Avarice. Tu vis sous clameur de haro.  
 C'est ta faute. Pourquoi n'es-tu pas raisonnable ?  
 Renonce à tenir tête au mal. Sois convenable.  
 Tenir tête au mal, certe, est bon ; mais être seul  
 Est mauvais. Tu n'es pas barbon, vieillard, aïeul,  
 Pour avancer alors que ton siècle recule ;  
 Combattre en cheveux blancs et seul, est ridicule ;  
 Un vaillant qui devient prudent grandit encor ;  
 Nestor jeune est Ajax, Ajax vieux est Nestor ;  
 Sois de ton âge ; enseigne aux peuples la sagesse.  
 La Vérité trop nue est une sauvagesse ;  
 Rudoyer le succès est l'acte d'un butor ;  
 Tout vainqueur a raison, tout ce qui brille est or ;  
 Aquilon est le dieu, Girouette est le culte.  
 Bonaparte est tombé, c'est pourquoi je l'insulte.  
 Est-ce ma faute, à moi, si le sort se dément ?  
 Je ne sors pas de là ; réussissez. Comment !  
 Aujourd'hui, l'on est tous, d'une façon oblique,  
 D'accord ; c'est à cela que sert la République ;

On sauve, en supprimant quiconque est ennemi,  
 A grands coups de canon, et de compte à demi,  
 L'ordre et la monarchie encor presque inédite;  
 Tu refuses d'entrer dans cette commandite!  
 C'est absurde. On s'indigne, on a raison. D'ailleurs  
 Jeunes, vieux, grands, petits, les pires, les meilleurs,  
 Ont tous la même loi, se rendre à l'évidence.  
 Toujours un peu de droit dans le fait se condense;  
 Le mal contient un peu de bien, qu'il faut chercher.  
 Si Torquemada règne, on se chauffe au bûcher.  
 La politique est l'art de faire avec la fange,  
 Le fiel, l'abaissement qu'en modestie on change,  
 La bassesse des grands, l'insolence des nains,  
 Les fautes, les erreurs, les crimes, les venins.  
 Le oui, le non, le blanc, le noir, Genève et Rome,  
 Un breuvage que puisse avaler l'honnête homme.  
 Les principes n'ont pas grand'chose à faire là.  
 Ils rayonnent; c'est bien; Morus les contempla;  
 Saluons-les; tout astre a droit à ce péage;  
 Et couvrons-les parfois de quelque bon nuage.  
 Ils sont là-haut, pourquoi s'en servir ici-bas?  
 Laissons-les dans leur sphère; et nous, pour nos débats  
 Où se dépense en vain tant de force avortée,  
 Prenons une clarté mieux à notre portée:  
 L'expédient. Turgot a tort; vive Terray!  
 Je cherche le réel, toi tu cherches le vrai.  
 On vit par le réel, par le vrai l'on se brise;  
 Le réel craint le vrai. Reconnais ta méprise.

Le devoir c'est l'emploi des faits. Tu l'as mal lu.  
 Au lieu du relatif, tu choisis l'absolu.  
 Un homme qui, voulant y voir clair pour descendre  
 Dans la cave, ou fouiller dans quelque tas de cendre,  
 Ou pour trouver, la nuit, dans les bois, son chemin,  
 Enfoncerait au fond du ciel sombre sa main,  
 Et prendrait une étoile en guise de chandelle,  
 C'est toi.

## LA VOIX HAUTE

N'écoute pas. Reste une âme fidèle.  
 Un cœur, pas plus qu'un ciel, ne peut être obscurci.  
 Je suis la conscience, une vierge; et ceci  
 C'est la raison d'État, une fille publique.  
 Elle embrouille le vrai par le faux qu'elle explique.  
 Elle est la sœur bâtarde et louche du bon sens.  
 J'admets que la clarté basse ait des partisans;  
 Qu'on la trouve excellente et qu'elle soit utile  
 Pour éviter un choc, parer un projectile,  
 Marcher à peu près droit dans les carrefours noirs,  
 Et pour s'orienter dans les petits devoirs;  
 Les publicains en font leur lampe en leurs échoppes;  
 Elle a pour elle, et c'est tout simple, les myopes,  
 Les habiles, les fins, les prudents, les discrets,  
 Ceux qui ne peuvent voir les choses que de près,  
 Ceux qui d'une araignée examinent les toiles;

Mais il faut bien quelqu'un qui soit pour les étoiles !  
 Il faut quelqu'un qui soit pour la fraternité,  
 La clémence, l'honneur, le droit, la liberté,  
 Et pour la vérité, resplendissement sombre !  
 Les constellations sont sublimes dans l'ombre,  
 Elles reluisent, fleurs de l'éternel été ;  
 Mais elles ont besoin, dans leur sérénité,  
 Que l'univers guidé leur rende témoignage,  
 Et que, renouvelé sur terre d'âge en âge,  
 Un homme, rassurant ses frères condamnés,  
 Crie à travers la nuit : Astres, vous rayonnez !  
 Car rien ne serait plus effrayant que le crime,  
 La vertu, le rayon, l'ombre, égaux dans l'abîme  
 Rien n'accuserait Dieu plus que de la clarté  
 Perdue, éparse au fond des cieus sans volonté ;  
 Et rien ne prouverait là-haut plus de démençe  
 Que l'inutilité de la lumière immense.  
 C'est pourquoi la justice est bonne, et l'astre est bon.  
 Dans vingt pays affreux, Soudan, Darfour, Gabon,  
 L'homme fut pris, lié, traîné, vendu de force,  
 Jusqu'au lever d'un astre appelé Wilberforce.  
 Être juste, au hasard, dût-on être martyr,  
 Et laisser hors de soi la justice sortir,  
 C'est le rayonnement véritable de l'homme.  
 En quelque lieu qu'un acte inique se consomme,  
 Quel que soit le moment où le mal se construit,  
 Il faut qu'une voix parle, il faut que dans la nuit  
 On voie une lueur tout à coup apparaître.

Au ciel ce dieu, le Vrai, sur la terre ce prêtre,  
 Le Juste. Ce sont là les deux besoins. Il faut  
 Contredire le vent et résister au flot.  
 L'équité monte et plane et n'a pas d'autre règle.  
 Qui donc prend pour logis le haut du mont Blanc ? l'aigle.

## II

### FLUX ET REFLUX

\*

Il tombe. Est-ce fini? Non, cela recommence.  
On se passe de peuple à peuple la démence;  
Ce que la France fit, le Teuton le refait.  
Sur l'enclume où Forbach naguère triomphait,  
L'Allemagne, ouvrier géant dont l'esprit flotte,  
Forge un tyran avec les tronçons d'un despote.  
Est-ce donc qu'on ne peut sortir de l'empereur?  
César traître est chassé par César en fureur;  
Je tiens peu, si l'un vient, à ce que l'autre parte,  
Si l'on gagne Guillaume en perdant Bonaparte,  
Et si, prenant son vol à l'heure où l'autre fuit,  
L'oiseau de proie arrive après l'oiseau de nuit.  
Deuil! honte! Est-ce fini? Non, cela recommence.  
La tempête reprend avec plus d'inclémence;  
Et les événements deviennent monstrueux.  
Lequel des deux serpents est le plus tortueux?  
Lequel des deux dragons fait la plus fauve entrée?  
Et lequel est Thyeste? et lequel est Atrée?  
L'invasion s'en va, le fratricide suit.

JUILLET.

283

La victoire devant la conscience fuit  
Et se cache, de peur que le ciel ne la voie.  
L'énigme qu'il faudrait sonder, on la foudroie;  
Mais que voulez-vous donc, sages pareils aux fous,  
Que l'avenir devienne et qu'il fasse de vous  
Si vous ne lui montrez que haine, et si vous n'êtes  
Bons qu'à le recevoir à coups de baïonnettes?  
L'utopie est livrée au juge martial.  
La faim, la pauvreté, l'obscur loup social  
Mordant avec le pain la main qui le présente,  
L'ignorance féroce, idiote, innocente,  
Les misérables noirs, sinistrement moqueurs,  
Et la nuit des esprits d'où naît la nuit des cœurs,  
Tout est là devant nous, douleurs, familles blêmes;  
Et nous avons recours, contre tous ces problèmes,  
Au sombre apaisement que sait faire la mort.  
Mais ces hommes qu'on tue ont tué; c'est le sort  
Qui leur rend coup pour coup, et, sanglants, les supprime...  
Est-ce qu'on remédie au crime par le crime?  
Est-ce que l'assassin doit être assassiné?  
Vers l'auguste Idéal, d'aurore illuminé,  
Vers le bonheur, la vie en fleurs, l'éden candide,  
Nous voulons qu'on nous mène, et nous prenons pour guide  
Méduse, glaive au poing, l'œil en feu, le sein nu!  
Hélas, le cimetière est un puits inconnu;  
Ce qu'on y jette tombe en des cavités sombres;  
Ce sont des ossements qu'on ajoute aux décombres;  
Morne ensemencement d'où la mort renaîtra.

Des questions où nul encor ne pénétra  
 Pressent de tous côtés notre lugubre sphère ;  
 Et je ne pense pas qu'on se tire d'affaire  
 Par l'élargissement tragique du tombeau.

\*

Le pauvre a le haillon, le riche a le lambeau,  
 Rien d'entier pour personne ; et sur tous l'ombre infâme.  
 L'amour dans aucun cœur, l'azur dans aucune âme ;  
 Hélas ! partout frisson, colère, enfer, cachot ;  
 Mais c'est si ténébreux que cela vient d'en haut.  
 L'esprit, sous ce nuage où tout semble se taire,  
 Sent l'incubation énorme d'un mystère.  
 Le fatal travail noir blanchira par degré.  
 Ce que nous rencontrons, c'est l'obstacle ignoré.  
 Les récifs montrent l'un après l'autre leurs têtes,  
 Car les événements ont leur cap des Tempêtes.  
 Derrière est la clarté. Ces flux et ces reflux,  
 Ces recommencements, ces combats, sont voulus.  
 Au-dessus de la haine immense, quelqu'un aime.  
 Ayons foi. Ce n'est pas sans quelque but suprême  
 Que sans cesse, en ce gouffre où rêvent les sondeurs  
 Un prodigieux vent soufflant des profondeurs,  
 A travers l'âpre nuit, pousse, emporte et ramène  
 Sur tout l'écueil divin toute la mer humaine.

### III

#### L'AVENIR

Polynice, Étéocle, Abel, Caïn ! ô frères !  
 Vieille querelle humaine ! échafauds ! lois agraires !  
 Batailles ! ô drapeaux, ô linceuls ! noirs lambeaux !  
 Ouverture hâtive et sombre des tombeaux !  
 Dieu puissant ! quand la mort sera-t-elle tuée ?  
 O sainte paix !

La guerre est la prostituée ;  
 Elle est la concubine infâme du hasard.  
 Attila sans génie et Tamerlan sans art  
 Sont ses amants ; elle a pour eux des préférences ;  
 Elle traîne au charnier toutes nos espérances,  
 Égorge nos printemps, foule aux pieds nos souhaits,  
 Et comme elle est la haine, ô ciel bleu, je la hais !  
 J'espère en toi, marcheur qui viens dans les ténèbres,  
 Avenir !

Nos travaux sont d'étranges algèbres ;

Le labyrinthe vague et triste où nous rôdons  
 Est plein d'effrois subits, de pièges, d'abandons ;  
 Mais toujours dans la main le fil obscur nous reste.  
 Malgré le noir duel d'Atrée et de Thyeste,  
 Malgré Léviathan combattant Béhémoth,  
 J'aime et je crois. L'énigme enfin dira son mot.  
 L'ombre n'est pas sur l'homme à jamais acharnée.  
 Non ! non ! l'humanité n'a point pour destinée  
 D'être assise immobile au seuil froid des tombeaux,  
 Comme Jérôme, morne et blême, dans Ombos,  
 Ou comme dans Argos la douloureuse Électre.

Un jour, moi qui ne crains l'approche d'aucun spectre,  
 J'allai voir le lion de Waterloo. Je vins  
 Jusqu'à la sombre plaine à travers les ravins ;  
 C'était l'heure où le jour chasse le crépuscule ;  
 J'arrivai ; je marchai droit au noir monticule.  
 Indigné, j'y montai ; car la gloire du sang,  
 Du glaive et de la mort, me laisse frémissant.  
 Le lion se dressait sur la plaine muette ;  
 Je regardais d'en bas sa haute silhouette ;  
 Son immobilité défiait l'infini ;  
 On sentait que ce fauve, au fond des cieus banni,  
 Relégué dans l'azur, fier de sa solitude,  
 Portait un souvenir affreux sans lassitude ;  
 Farouche, il était là, ce témoin de l'affront.  
 Je montais, et son ombre augmentait sur mon front.  
 Et tout en gravissant vers l'âpre plate-forme,

Je disais : Il attend que la terre s'endorme ;  
 Mais il est implacable ; et, la nuit, par moment  
 Ce bronze doit jeter un sourd rugissement ;  
 Et les hommes, fuyant ce champ visionnaire,  
 Doutent si c'est le monstre ou si c'est le tonnerre.  
 J'arrivai jusqu'à lui, pas à pas m'approchant...

J'attendais une foudre et j'entendis un chant.

Une humble voix sortait de cette bouche énorme.  
 Dans cette espèce d'ancre effroyable et difforme  
 Un rouge-gorge était venu faire son nid ;  
 Le doux passant ailé que le printemps bénit,  
 Sans peur de la mâchoire affreuse levée,  
 Entre ces dents d'airain avait mis sa couvée ;  
 Et l'oiseau gazouillait dans le lion pensif.  
 Le mont tragique était debout comme un récif  
 Dans la plaine jadis de tant de sang vermeille ;  
 Et comme je songeais, pâle et prêtant l'oreille,  
 Je sentis un esprit profond me visiter,  
 Et, peuples, je compris que j'entendais chanter  
 L'espoir dans ce qui fut le désespoir naguère,  
 Et la paix dans la gueule horrible de la guerre.



#### IV

### LES CRUCIFIÉS

La foule tient pour vrai ce qu'invente la haine.  
Sur tout grand homme un ver, le mensonge, se traîne.  
Tout front ceint de rayons est d'épines mordu ;  
A la lèvre d'un dieu le fiel atroce est dû ;  
Tout astre a pour manteau les ténèbres infâmes.  
Écoutez. Phidias était marchand de femmes ;  
Socrate avait un vice auquel son nom resta ;  
Horace ami des boucs faisait frémir Vesta ;  
Caton jetait un nègre esclave à la lamproie ;  
Michel-Ange, amoureux de l'or, homme de proie,  
Vivait sous le bâton des papes, lui Romain,  
Et leur tendait le dos en leur tendant la main  
Dans l'œil de Dante errant la cupidité brille ;  
Molière était un peu le mari de sa fille ;  
Voltaire était avare et Diderot vénal ;

Devant le genre humain, orageux tribunal,  
Pas un homme qu'on n'ait puni de son génie ;  
Pas un qu'on n'ait cloué sur une calomnie ;  
Pas un, des temps anciens comme de maintenant,  
Qui, sur le Golgotha de la gloire saignant,  
Une auréole au front, ne pende à la croix vile ;  
Et les uns ont Caïphe et les autres Zoïle.

## V

## FALKENFELS

Falkenfels, qu'on distingue au loin dans la bruine,  
 Est le burg démoli d'un vieux comte en ruine.  
 Je voulus voir le burg et l'homme. Je montai  
 La montagne, à travers le bois, un jour d'été.  
 On rencontre à mi-côte, en un ravin tombée,  
 Une vieille chapelle où court le scarabée;  
 Nul curé n'y venant prier, elle croula;  
 Car tous sont appauvris dans ce dur pays-là,  
 Hélas, c'est en haillons qu'on danse à la kermesse,  
 Et personne n'a plus de quoi payer la messe.  
 Or, pas d'argent, voilà ce que le prêtre craint;  
 Une niche indigente effarouche le saint,  
 Il déserte; au moment d'entrer, le dieu renâcle  
 Sur le seuil dédoré du pauvre tabernacle;  
 C'est pourquoi la chapelle est morte. Je laissai

Ce cadavre d'église au fond du noir fossé,  
 Et je continuai ma route vers la cime.  
 J'arrivai. Je parvins au burg fauve et sublime.  
 Même en plein jour, une ombre effrayante est dessus.  
 Sur la brèche qui sert de porte, j'aperçus,  
 Au pied des larges tours qu'un haut blason surmonte,  
 Un grand vieux paysan pensif, c'était le comte.

Cet homme était assis; au bruit que fit mon pas,  
 Grave, il tourna la tête et ne se leva pas.  
 Il avait près de lui son fils, un enfant rose.  
 Saluer un vaincu, c'est déjà quelque chose,  
 Je saluai ce comte aboli. Je lui dis :  
 — Vous voilà pauvre, vous qui fûtes grand jadis.  
 Comte, je viens à vous d'une façon civile.  
 Donnez-moi votre fils pour qu'il vienne à la ville.  
 Redevenir sauvage est bon pour le vieillard  
 Et mauvais pour l'enfant; l'aube craint le brouillard;  
 La rose meurt dans l'ombre où se plaît la chouette.  
 Certes, avoir sur le front l'altière silhouette  
 De ces tours qu'aujourd'hui garde la ronce en fleur,  
 C'est beau; mais habiter dans son siècle est meilleur.  
 Votre fils s'éteindrait dans ces brumes, vous dis-je.  
 Le monstre est dans nos temps à côté du prodige;  
 Mais le prodige est sûr de vaincre. Donnez-nous,  
 O sombre aïeul, l'enfant charmant, farouche et doux,  
 Pour qu'il aille à Paris comme on allait à Rome,  
 Pour que, ne pouvant plus être comte, il soit homme,

Et pour qu'à son beau nom il ajoute un beau sort.  
 Il faut laisser entrer les autres quand on sort ;  
 L'aigle laisse envoler l'aiglon ; et que l'arbuste  
 Ne soit pas étouffé par le chêne, c'est juste.

Le sinistre vieillard sourit superbement,  
 Et me dit : — La ruine aime l'isolement.  
 Si je fus grand jadis, il me sied de m'en taire.  
 Les gens sont curieux de voir un homme à terre.  
 Vous m'avez vu, c'est bien. Pas de mots superflus.  
 Je ne connais personne et je n'existe plus.  
 Allez-vous-en.

— Mais quoi ! dis-je, cette jeune aïe  
 N'est pas faite, ô vieillard, pour la nuit éternelle.  
 L'enfant sans avenir laisse au père un remord.

Il répondit : — J'entends dire, moi qui suis mort,  
 De vous autres vivants, des choses misérables ;  
 Que chez vous le triomphe est aux inexorables,  
 Que les hommes en sont encore au talion,  
 Qu'ils trouvent le renard plus grand que le lion,  
 Que leur vérité louche et que leur raison boite,  
 Et qu'on fusille à gauche et qu'on mitraille à droite,  
 Et qu'au milieu du sang, de l'horreur et des cris,  
 C'est un forfait d'offrir un asile aux proscrits.  
 Est-ce vrai ? je le crains. Est-ce faux ? je l'espère.  
 Mais laissez-moi, je suis honnête en mon repaire.

Mon fils boira la même eau pure que je bois.  
 Vous m'offrez la cité, je préfère les bois ;  
 Car je trouve, voyant les hommes que vous êtes,  
 Plus de cœur aux rochers, moins de bêtise aux bêtes.

## VI

## LES INSULTEURS

Pourvu que son branchage, au-dessus du marais,  
 Verdisse, et soit le dôme énorme des forêts,  
 Qu'importe au chêne l'eau hideuse où ses pieds trempent!  
 Les insectes affreux de la poussière rampent  
 Sous le bloc immobile aux broussailles mêlé;  
 Mais au géant de marbre, auguste et mutilé,  
 Au sphinx de granit, rose et sinistre, qu'importe  
 Ce que de lui, sous lui, peut penser le cloporte!  
 Dans la nuit où frémit le palmier convulsif,  
 Le colosse, les mains sur ses genoux, pensif,  
 Calme, attend le moment de parler à l'aurore;  
 Si la limace bave à sa base, il l'ignore;  
 Ce dieu n'a jamais su qu'un crapaud remuait;  
 Pendant qu'un ver sur lui glisse, il garde, muet,  
 Son mystère effrayant de sonorité sombre;  
 Et le fourmillement des millepieds sans nombre  
 N'ôte pas à Memnon, subitement vermeil,  
 La formidable voix qui répond au solcil.

## VII

## LE PROCÈS A LA RÉVOLUTION

Lorsque vous traduisez, juges, à votre barre  
 La Révolution, qui fut dure et barbare  
 Et féroce à ce point de chasser les hiboux;  
 Qui, sans respect, fakirs, derviches, marabouts,  
 Molesta tous les gens d'Église, et mit en fuite,  
 Rien qu'en les regardant, le prêtre et le jésuite,  
 La colère vous prend.

Oui, c'est vrai, désormais  
 L'homme-roi, l'homme-dieu, fantômes des sommets,  
 S'effacent, revenants guerriers, goules papales;  
 Un vent mystérieux souffle sur ces fronts pâles;  
 Et vous, le tribunal, vous êtes indignés.  
 Quel deuil! les noirs buissons de larmes sont baignés  
 Les fêtes de la nuit vorace sont finies;  
 Le monde ténébreux râle; que d'agonies!  
 Il fait jour, c'est affreux! et la chauve-souris  
 Est aveugle, et la fouine erre en poussant des cris;

Le ver perd sa splendeur; hélas, le renard pleure;  
 Les bêtes qui le soir allaient chasser à l'heure  
 Où le petit oiseau s'endort sont aux abois;  
 La désolation des loups remplit les bois;  
 Les spectres opprimés ne savent plus que faire;  
 Si cela continue, et si cette lumière  
 Persiste à consterner l'orfraie et le corbeau,  
 Le vampire mourra de faim dans le tombeau;  
 Le rayon sans pitié prend l'ombre et la dévore... —

O juges, vous jugez les crimes de l'aurore.

## VIII

## A. HENRI V

J'étais adolescent quand vous étiez enfant;  
 J'ai sur votre berceau fragile et triomphant  
 Chanté mon chant d'aurore; et le vent de l'abîme  
 Depuis nous a jetés chacun sur une cime,  
 Car le malheur, lieu sombre où le sort nous admet,  
 Étant battu de coups de foudre, est un sommet.  
 Le gouffre est entre nous comme entre les deux pôles.  
 Vous avez le manteau de roi sur les épaules  
 Et dans la main le sceptre, éblouissant jadis;  
 Moi j'ai des cheveux blancs au front, et je vous dis :  
 C'est bien. L'homme est viril et fort qui se décide  
 A changer sa fin triste en un fier suicide;